



leurs noms dans l'univers entier, et surtout parmi leurs concitoyens et dans le sein de leurs familles, à la fois rassurées et enorgueillies ; que de biens à la fois ! ils en furent enivrés : lui-même parut d'abord se laisser échauffer à leurs transports.

Dans son retour à Smolensk, le cahotage de sa voiture sur les débris du combat, les embarras causés sur la route par la longue file de blessés qui se traînaient ou qu'on rapportait, et, dans Smolensk par ces tombereaux de membres amputés, qu'on allait jeter au loin ; enfin tout ce qui est horrible et odieux hors des champs de bataille, acheva de le désarmer. Smolensk n'était plus qu'un vaste

hôpital, et le grand gémississement qu'en sortait, l'emporta sur le cri de gloire qui venait de s'élever des champs de Valoutina.

Les rapports des chirurgiens étaient hideux : en ce pays, on supplée au vin et à l'eau-de-vie de raisin, par une eau-de-vie qu'on tire du grain. On y mêle des plantes narcotiques : les jeunes soldats épuisés de faim et de fatigue, ont cru que cette liqueur les soutiendrait ; mais sa chaleur perfide leur a fait jeter à la fois tout le feu qui leur restait, après quoi ils sont tombés épuisés, et la maladie s'est emparée d'eux.

On en a vu d'autres, moins sombres, ou plus affaiblis, frappés de vertiges, de stupéfaction et d'assoupissements ; ils s'accroupissent dans les fossés et sur les chemins. Là, leurs yeux ternes, à demi ouverts et larmoyants, semblent voir avec insensibilité la mort s'emparer successivement de tout leur être : ils expirent mornes et sans gémir.

A Wilna, on n'a pu créer d'hôpitaux que pour six mille malades ; des couvents, des églises, des synagogues et des granges servent à recueillir cette foule souffrante : dans ces tristes lieux, quelquefois malsains, toujours trop rares et encombrés, les malades sont souvent sans vivres, sans lits, sans couvertures, sans paille même et sans médicaments. Les chirurgiens y deviennent insuffisants, de sorte que tout, jusqu'aux hôpitaux, contribue à faire des malades, et rien à les guérir.

A Vitepsk, quatre cents blessés russes sont restés sur le champ de bataille ; trois cents autres ont été abandonnés dans la ville par leur armée, et comme elle en a emmené les habitants, ces malheureux sont restés trois jours, ignorés, sans secours, entassés pêle-mêle, mourants et morts, et croupissant dans une horrible infection : ils ont enfin été recueillis et mêlés aux français blessés, qui étaient au nombre de sept cents comme ceux des Russes. Les chirurgiens ont employé jusqu'à leurs chemises, et celles de ces misérables, pour les panser, car déjà de linge manque.

Lorsqu'enfin les blessures de ces infortunés s'améliorent, et qu'il ne faut plus qu'une nourriture saine pour achever leur guérison, ils périssent faute de subsistance : Français ou Russes, peu échappent.

Ceux que la perte d'un membre ou leur faiblesse empêche d'aller chercher quelques vivres, succombent les premiers ; ces désastres se

répètent partout où l'empereur n'est pas, ou n'est plus, sa présence attirant, et son départ entraînant tout après lui, enfin ses ordres n'étant scrupuleusement accomplis qu'à sa portée.

A Smolensk, les hôpitaux ne manquent point ; quinze grands bâtiments de briques ont été sauvés du feu, on a même trouvé de l'eau-de-vie, des vins, quelques médicaments, et les ambulances de réserve ont enfin rejoint, l'armée, mais rien ne suffit.

Les chirurgiens travaillent nuit et jour ; on n'en est qu'à la seconde nuit, et déjà tout manque pour panser les blessés ; il n'y a plus de linge, on est forcé d'y suppléer par le papier trouvé dans les archives. Ce sont des parchemins qui servent d'attelles et de draps fanons, et ce n'est qu'avec de l'étaupe et du coton de bouleau qu'on peut remplacer la charpie.

Les chirurgiens accablés s'étonnent ; depuis trois jours, un hôpital de cent blessés est oublié ; un hasard vient de le faire découvrir : Rapp a pénétré dans ce lieu de désespoir ! j'en épargnerai l'horreur à ceux qui me liront ! Pourquoi faire partager ces terribles impressions dont l'âme reste flétrie ! Rapp ne les épargna pas à Napoléon, qui fit distribuer son propre vin et plusieurs pièces d'or à ceux de ces infortunés qu'une vie tenace animait encore, ou qu'une nourriture révoltante avait soutenus.

Mais à la violente émotion que ces rapports laissèrent dans l'âme de l'empereur, se joignait une effrayante considération. L'incendie de Smolensk n'était plus à ses yeux l'effet d'un accident de guerre fatal et imprévu, ni même le résultat d'un acte de désespoir : c'était le résultat d'une froide détermination. Les Russes avaient mis à détruire le soin, l'ordre, l'à-propos qu'on apporte à conserver.

Dans ce même jour, les réponses courageuses d'un pope, le seul qu'on trouva dans Smolensk, l'éclairèrent encore davantage sur l'aveugle fureur qu'on avait inspirée à tout le peuple russe. Son interprète qu'effrayait cette haine, amena ce pope devant l'empereur.

Le prêtre vénérable lui reprocha d'abord avec fermeté ses prétendus sacrilèges ; il ignorait que c'était le général russe lui-même qui avait fait incendier les magasins du commerce et les clochers, et qu'il accusait les français de ces horreurs, afin que les marchands et les paysans ne séparassent pas leur cause de celle de la noblesse.

L'empereur l'écouta attentivement ;

— Mais votre église, lui dit-il enfin, a-t-elle été brûlée ?

— Non, sire, répliqua le pope, Dieu sera plus puissant que vous ! il la protégera, car je l'ai ouverte à tous les malheureux que l'incendie de la ville laisse sans asile !

Napoléon ému lui répondit :

— Vous avez raison ; oui, Dieu veillera sur les victimes innocentes de la guerre ; il vous récompensera de votre courage. Allez, bon prêtre, retournez à votre poste. Si tous vos popes eussent imité votre exemple, s'ils n'eussent pas trahi lâchement la mission de paix qu'ils ont reçue de ciel, s'ils n'eussent pas abandonné les temples que leur seule présence rend sacrés, mes soldats auraient respecté vos saints asiles : car nous sommes tous chrétiens, et votre Bog est notre Dieu.

A ces mots, Napoléon renvoya le prêtre à son temple, avec une escorte et des secours. Un cri déchirant s'éleva à la vue des soldats qui pénétraient dans cet asile. Une multitude de femmes et d'enfants effarés se pressèrent autour de l'autel ; mais le pope élevant la voix leur cria :

— Rassurez-vous : j'ai vu Napoléon, je lui ai parlé. Oh ! comme on nous avait trompés, mes enfants ! l'empereur de France n'est point tel qu'on vous l'a représenté. Apprenez que lui et ses soldats connaissent et adorent le même Dieu que nous. La guerre qu'il apporte n'est point religieuse ; c'est un démêlé politique avec notre empereur. Ses soldats ne combattent que nos soldats ! Ils n'égorgent point, comme on nous l'avait dit, les vieillards, les femmes et les enfants. Rassurez-vous donc, et remerciez Dieu d'être délivrés du pénible devoir de les haïr comme des païens, des impies et des incendiaires.

Alors le pope entonna un cantique d'actions de grâces, que tous répétèrent en pleurant.

Mais ces paroles mêmes montraient à quel point cette nation avait été abusée. Le reste des habitants avait fui. Désormais ce n'était donc plus leur armée seulement, c'était la population, c'était la Russie tout entière qui reculait devant les français. Avec cette population, l'empereur sentait s'échapper de ses mains l'un de ses plus puissants moyens de conquête.

Bataille de la Moskowa.

Cependant un espoir lui reste encore. Moscou, la grande Moscou, la ville sainte, ne lui sera pas abandonnée sans combat. C'est sous les murs de Moscou qu'il espère rencontrer la victoire et peut-être décider de la paix. C'est là qu'il pourra donner une récompense à ses soldats, rendre du cœur à ses maréchaux amollis. Il va marcher sur Moscou ; les nouvelles qu'il reçoit de ses deux ailes l'encouragent à tout oser.

A l'extrême-gauche, Macdonald s'est emparé de Dunabourg et assiège Riga. Oudinot a combattu Wittgenstein avec des succès balancés. Rejoint par Saint-Cyr, il livre une nouvelle bataille autour de Polotsk, et tombe grièvement blessé. Saint-Cyr le remplace, attaque le lendemain Wittgenstein sur tous les points, le bat et le refoule au-delà de la Drissa. Cette brillante action valut à Saint-Cyr le bâton de maréchal.

A droite, Tormasof manœuvrant entre le Bug et les marais de Pinsk, enlève dans Kobrin une brigade saxonne. Schwartzemberg accourt avec les Autrichiens, Regnier avec les Saxons. L'ennemi recule, se forme en bataille sur les hauteurs de Gorodezna et résiste avec vigueur aux attaques des Autrichiens ; mais Regnier tourne avec les Saxons le camp de Tormasof, met le désordre dans ses rangs, l'atteint encore à Kobrin. Tormasof s'enfuit et se met à couvert derrière le Styr.

Rassuré sur ses deux ailes, Napoléon s'élançait de Smolensk à la poursuite des Russes : cent soixante mille hommes l'accompagnaient.

La ville est réparée ; de riches magasins y sont établis. Victor y reste avec environ trente mille hommes. Bientôt on sut que Barclay et Bagration occupaient en avant de Dorogobouje un camp couvert par la Lougea, petit affluent du Dniéper.

Murat et Davoust les atteignent. Le roi de Naples voulait brusquer l'attaque, le maréchal refuse de faire donner son infanterie avant l'arrivée de l'Empereur : celui-ci accourt plein de joie. A son arrivée les Russes étaient partis.

Malgré les instances de Bagration, malgré les supplications des officiers russes et les murmures de toute l'armée, Barclay avait ordonné la retraite.

Pendant cinq jours l'armée ennemie poursuivit sa marche retrograde, brûlant les habitations, dévastant les campagnes et poussant devant elle les populations errantes.

Chaque jour ajoutait aux souffrances et aux privations des Français. Même dans la Lithuanie, il avait été difficile d'organiser des convois réguliers. Mais une fois qu'on fut engagé dans les déserts de la vieille Russie, dans ces contrées sauvages, rendues plus sauvages encore par une destruction calculée, les distributions cessèrent presque entièrement.

Il fallait pour se procurer des vivres, faire de grands détachements à droite et à gauche, quelquefois à des distances considérables. Depuis Smolensk, l'armée s'était déjà affaiblie de quarante mille hommes, morts ou restés en arrière. Napoléon frémissait d'impatience de voir cette triste guerre se réduire à des marches meurtrières.

Enfin, on lui apprend qu'à Gjatsk l'ennemi s'est arrêté ; il y court plein d'espoir, son attente est encore déçue ; il voit la ville incendiée, et les Russes disparaissant derrière les flammes. Cependant, du milieu des ruines sort un habitant, courant vers les troupes et s'écriant qu'il est Français. On l'entoure, on l'interroge. Les nouvelles qu'il apporte font pousser des cris de joie ; elles annoncent une bataille.

L'armée russe, le noblesse, les marchands, toute la population accusaient Barclay. Cet homme qui venait de sauver la Russie par son opiniâtre inertie, était repoussé par tous. On lui reprochait l'abandon de Witepsk, la perte de Smolensk, l'incendie des villes, le ravage des campagnes.

Tous ces sacrifices, commandés par une habile tactique, étaient

attribués à l'indifférence de ce général étranger. On voulait être commandé, défendu par un Russe, et chacun désignait l'émule de Souvaroff, le vainqueur des Turcs, Kutusof.

Toutes les voix s'élevaient pour demander Kutusof et une bataille. Alexandre avait cédé. Kutusof venait d'être investi du commandement en chef, et il avait arrêté l'armée à Borodino, où se construisaient des redoutes, s'élevaient des batteries et se pressaient des renforts.

Enfin Napoléon touche au but de ses espérances. Borodino n'est qu'à dix lieues de Gjatsk. Deux journées de marche seulement le séparent d'une victoire.

On était au 1^{er} septembre. L'empereur donna trois jours de repos à son armée, pour réunir tout ce qu'une longue route avait dispersé, et en même temps pour disposer ses moyens d'attaque. Le 4 septembre, il se porta en avant.

Le 5, à deux heures, on découvre l'armée des Russes en ordre de bataille sur une rangée de collines que couvre la petite rivière de Kolocza. La gauche des ennemis, placée au-dehors de la courbe que forme la rivière, est protégée par une formidable redoute élevée sur un mamelon, non loin du village de Schwardino.

Elle commandait la grande route et dominait le flanc de l'armée française ; il fallait donc l'enlever si l'on voulait avancer : Napoléon en chargea la division Compans.

L'attaque et la résistance furent terribles ; trois fois les Français pénétrèrent dans la redoute, trois fois les renforts envoyés par Bagration la reprirent ; enfin les soldats de Compans s'y établirent, et tournèrent contre l'ennemi les pièces dont elle était armée.

Le 6, à la pointe du jour, pendant que Napoléon à cheval reconnaissait la ligne ennemie, il fut interrompu par l'arrivée de deux courriers. L'un, le colonel Fabvier, était porteur de fâcheuses nouvelles. Le duc de Raguse venait d'être battu aux Arapiles ; c'était encore un de ces revers occasionnés par l'ambition personnelle.

Marmont n'avait pas voulu attendre le corps de Soult, et pour ne pas partager la gloire d'un triomphe, il avait subi la honte d'une défaite.

Le second courrier, M. de Bausset, apportait avec des lettres de l'Impératrice, le portrait du roi de Rome. L'aspect de cette image enfantine, sur laquelle reposaient et sa tendresse paternelle et ses espé-



rances politiques, arrachèrent à Napoléon des larmes d'attendrissement.

Il y avait, d'ailleurs, quelque chose de mélancolique dans ce rapprochement idéal à huit cents lieues de distance, à la veille d'une de ces grandes rencontres qui décident du sort des empires.

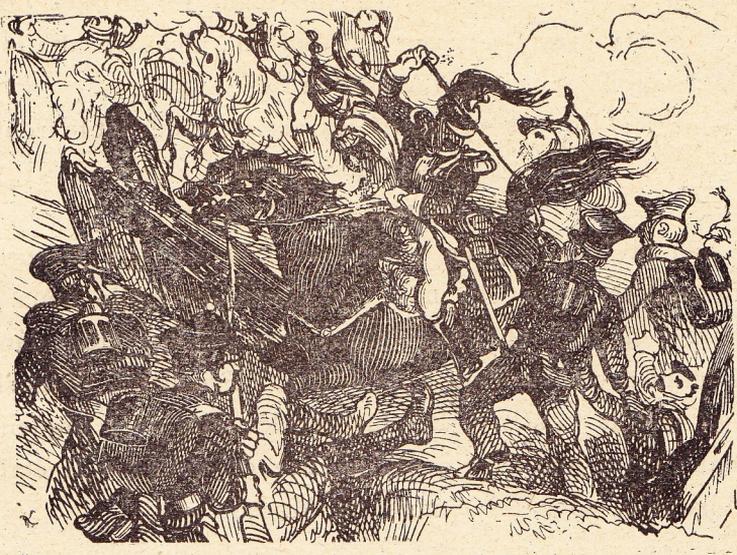
Après avoir donné quelques instants à de muettes réflexions, l'Empereur fit exposer le tableau devant sa tente : officiers et soldats accoururent le contempler, faisant retentir l'air de leurs acclamations, et saluant avec enthousiasme cette image qui promettait un successeur à la gloire impériale. Au milieu de cette ivresse générale, comme par une soudaine réflexion, l'Empereur s'écria :

— Retirez-le, il voit de trop bonne heure un champ de bataille.

Puis, le père disparaît pour faire place à l'homme de guerre.

Sur un vaste demi-cercle de deux lieues de développement, depuis la Moskowa jusqu'à la vieille route de Moscou, on voit les Russes couronner toutes les crêtes. Leur droite borde la Kolocza, depuis son embouchure dans la Moskowa jusqu'à Borodino. C'est là que se tient Kutusof. Le centre de Gorcka à Semenoskoi est sous les ordres de Barclay. De Semenoskoi à Urtiza se déploie la gauche sous les ordres de Bagration.

A l'endroit où se touchent la gauche et le centre, la plaine est dominée par un mamelon sur lequel s'élève une grande redoute armée de canons. Entre la droite et le centre, un plateau, qui domine la Kolocza et Borodino, forme un autre ouvrage détaché fortement re-



tranché. Enfin, devant le front de Bagration, deux redans, surmontés d'une flèche, sont élevés derrière le ravin de l'Agnitza.

Ces dispositions ne manquent pas d'habileté ; mais Napoléon en saisit aussitôt le côté défectueux. La gauche et le centre sont compris entre les deux routes de Smolensk qui se croisent au-delà de Borodino.

Si la grande armée perce tout entière dans cet intervalle en pivotant sur l'aile gauche, elle écrase Bagration, prévient le corps d'armée au point de jonction des deux routes, et, l'acculant sur la Moskowa, l'anéantit au bord de la rivière.

L'exécution de ce plan est décisive, mais elle offre de grandes difficultés ; car il faut enlever la redoute principale, puis celle de Gorcka, enfin les redans qui couvrent l'aile gauche. C'est plutôt un assaut qu'une bataille, et un assaut devant cent trente mille hommes et sous le feu de six cents pièces de canon.

A la nuit les lignes se formèrent. Poniatowski, à l'extrême-droite, près du vieux chemin de Smolensk ; Eugène avec Grouchy, à gauche, chargés de faire une attaque sur Borodino, afin d'occuper la droite de l'ennemi ; au centre, Davoust et Ney en première ligne ; Murat et Junot en seconde ligne, puis Friant, avec une division du premier corps et la jeune garde ; enfin, en réserve, l'Empereur et la vieille garde. Malgré l'obscurité, tous les mouvements s'exécutèrent avec une remarquable précision.

Aux premières lueurs du jour, dissipant les masses de brouillard, le soleil se leva resplendissant ; Napoléon, plein d'exaltation, dit à ses officiers : « Voilà le soleil d'Austerlitz ! »

Toutes les troupes prennent les armes, et devant le front de chaque compagnie, on lit la proclamation suivante :

« SOLDATS !

« Voilà la bataille que vous avez tant désirée. Désormais la victoire dépend de vous, elle nous est nécessaire ; elle nous donnera de l'abondance, de bons quartiers d'hiver et un prompt retour dans la patrie.

« Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, Witepsk et à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée ; que l'on dise de vous : « Il était à cette grande bataille, sous les « murs de Moscou. »

Napoléon, placé en avant de la redoute de Schwardino, peut voir de cette hauteur toute la ligne des ennemis jusqu'à une distance de huit cents toises. La garde impériale, formée en carré, l'entoure.

Vers six heures du matin l'artillerie donne le signal de l'attaque. Poniatowski s'avance pour tourner la gauche des ennemis ; Davoust, avec les divisions Compans et Desaix, marche sur les deux redans ; le prince Eugène sur le village de Boradino.

Tout réussit d'abord : Eugène se rend maître de Borodino. Compans attaque le premier redan et l'enlève ; mais il tombe grièvement blessé, ses troupes s'arrêtent. Desaix qui le remplace, est frappé à son tour. Rapp prend le commandement et tombe : c'était sa vingt-deuxième blessure. Davoust est renversé avec son cheval frappé d'une balle. On le crut mort : il en fut quitte pour une forte contusion, et resta à la tête de ses troupes ; mais le premier élan s'était ralenti. Ney s'avance aussitôt, et s'empare des deux redans.

Kutusoff qui devine alors les combinaisons de l'Empereur, détache de sa droite et de son centre des renforts considérables. Bagra-tion, pour leur donner le temps d'arriver, reprend l'offensive. Toute la ligne ennemie marche sur Ney et Davoust. Un des redans est repris. Ney s'élance avec Friant et s'en empare de nouveau. L'aile gauche des Russes n'a plus d'appui.

Bagra-tion appelle encore Kutusoff à son secours ; mais le prince Eugène attaque la grande redoute du centre et l'enlève aux ennemis.

C'est là que Kutusoff dirige alors ses renforts. De formidables

masses d'infanterie et d'artillerie, accourant sous le commandement de Pakiewitch, font un effort désespéré ; le général Bonami, enfermé dans la redoute avec le 30^e régiment, s'y défend jusqu'à ce que sa troupe soit entièrement détruite ; lui-même il est criblé de blessures, Les Russes reprennent la position ; Bagration reçoit de nouveaux renforts.

Kutusoff se dispose alors à reprendre partout l'offensive : son but est de rentrer dans les retranchements enlevés par Ney et Davoust ; celui de l'Empereur est de ressaisir la grande redoute du centre.

On s'ébranle sur toute la ligne : à droite, Poniatowski fait des progrès ; Ney, Davoust et Marmont font plier Bagration ; Friant s'empare de Semenowkié ; mais tous les efforts du prince Eugène se brisent contre la redoute du centre. Comme Montbrun s'élançait à la tête de ses cuirassiers, un boulet l'atteint mortellement ; sa troupe s'arrête ; Eugène est réduit à une sanglante défensive.

Kutusoff fait avancer des troupes fraîches, et prépare un dernier effort ; mais les cuirassiers de Montbrun, commandés par Caulaincourt, se précipitent de nouveau contre la grande redoute, renversent tout ce qu'ils rencontrent, et pénètrent par la gorge dans les formidables retranchements.

Le prince Eugène escalade les autres côtés avec son infanterie : les Russes abandonnent ces hauteurs sanglantes où Caulaincourt vient de succomber à son tour au milieu de sa victoire.

Alors se trouva décidé le sort de la bataille. Ney, qui n'a cessé de pousser le corps de Bagration malgré les feux d'une nombreuse artillerie, achève la victoire par des coups rapides et décisifs, fait une large trouée dans la gauche des Russes et rejette leurs bataillons mutilés au-delà du ravin, qui, près de Gorki, se jette dans la Stornizza.

A droite, Kutusoff s'était arrêté sur le ravin de Psarewo, conservant une fière contenance et recevant sans s'ébranler le feu de l'artillerie, qui fit dans ses masses profondes d'effroyables ravages.

Dans ce moment, plusieurs des officiers de l'Empereur le sollicitèrent vivement de faire donner la garde qui était restée spectatrice immobile du combat.

Avec la garde, en effet, il est probable qu'une dernière charge opérerait la destruction complète de l'armée russe.

Mais Napoléon refusa, et les plus savants militaires jugent qu'il eut raison.

L'éloignement où il se trouvait, la possibilité d'une nouvelle bataille le lendemain, la facilité de l'ennemi à recevoir des renforts, tout lui faisait une loi de conserver intact un corps d'élite qui devait être le palladium de l'armée.

La suite, d'ailleurs, a pleinement justifié la prudence inaccoutumée de l'Empereur. Pendant les désastres d'une longue retraite, la garde a constamment formé le noyau de l'armée ; si elle eut été entamée à la bataille de la Moskowa, ses forces eussent peut-être été au-dessous de son courage, et les débris mutilés des troupes auraient difficilement atteint le Niémen.

Quand l'empereur fut dans sa tente, à son abatement physique se joignit une grande tristesse d'esprit. Il avait vu le champ de bataille ; les lieux encore plus que les hommes avaient parlé ; cette victoire, tant poursuivie, si chèrement achetée, était incomplète : était-ce lui, qui poussait toujours les succès jusqu'au dernier résultat possible, que la fortune venait de trouver froid et inactif, quand elle lui avait offert ses dernières faveurs ?

En effet, les pertes étaient immenses, et sans résultat proportionné. Chacun, autour de lui, pleurait la mort d'un ami, d'un parent, d'un frère ; car le sort des combats était tombé sur les plus considérables.

Quarante-trois généraux avaient été tués ou blessés. Quel deuil dans Paris ! quel triomphe pour ses ennemis ! quel dangereux sujet de pensées pour l'Allemagne ! Dans son armée, jusque dans sa tente, la victoire est silencieuse, sombre, isolée, même sans flatteurs.

Ceux qu'il a fait appeler, Dumas, Daru, l'écoutent et se taisent : mais leur attitude, leurs yeux baissés, leur silence, n'étaient point muets.

Il était dix heures. Murat, que douze heures de combat n'avaient pas éteint, vint encore lui demander la cavalerie de sa garde.

— L'armée ennemie, dit-il, passe en hâte et en désordre la Moskowa ; il veut la surprendre et l'achever.

L'empereur repoussa cette saillie d'une ardeur immodérée ; puis il dicta le bulletin de cette journée.

Pendant la nuit, les Russes constatèrent leur présence par quel-

ques clameurs importunes. Le lendemain matin, il y eut une alerte jusque dans la tente de l'empereur. La vieille garde fut obligée de courir aux armes, ce qui, après une victoire, parut un affront.

L'armée resta immobile jusqu'à midi, ou plutôt on eût dit qu'il n'y avait plus d'armée, mais une seule avant-garde. Le reste était dispersé sur le champ de bataille pour enlever les blessés. Il y en avait vingt mille. On les portait à deux lieues en arrière, à cette grande abbaye de Kolotskoï.

Le chirurgien en chef, Larrey, venait de prendre des aides dans tous les régiments. Les ambulances avaient rejoint, mais tout fut insuffisant. Il s'est plaint depuis, dans une relation imprimée, qu'aucune troupe ne lui eût été laissée pour requérir les choses de première nécessité dans les villages environnants.

L'empereur parcourait alors le champ de bataille : jamais aucun ne fut d'un si horrible aspect. Tout y concourait : un ciel obscur, une pluie froide, un vent violent, des habitations en cendres, une plaine bouleversée, couverte de ruines et de débris ; à l'horizon, la triste et sombre verdure des arbres du nord ; partout des soldats errant parmi des cadavres et cherchant des subsistances jusque dans les sacs de leurs compagnons morts ; d'horribles blessures, car les balles russes sont plus grosses que les autres ; des bivouacs silencieux, plus de chants, point de récits ; une morne taciturnité.

On voyait autour des aigles, le reste des officiers et sous-officiers et quelques soldats, à peine ce qu'il en fallait pour garder le drapeau. Leurs vêtements étaient déchirés par l'acharnement du combat, noircis de poudre, souillés de sang ; et pourtant, au milieu de ces lambeaux, de cette misère, de ce désastre, un air fier, et même à l'aspect de l'empereur, quelques cris de triomphe, mais rares et excités : car, dans cette armée, capable à la fois d'analyse et d'enthousiasme, chacun jugeait de la position de tous.

Les soldats français ne s'y trompent guère ; ils s'étonnaient de voir tant d'ennemis tués, un si grand nombre de blessés et si peu de prisonniers.

Il n'y en avait pas huit cents. C'était par le nombre de ceux-ci qu'on calculait le succès. Les morts prouvaient le courage des vaincus plutôt que la victoire. Si le reste se retirait en si bon ordre, fier, et si peu découragé, qu'importait le gain d'un champ de bataille.

le. Dans de si vastes contrées, la terre manquerait-elle jamais aux Russes pour se battre ?

L'empereur ne put évaluer sa victoire que par les morts. La terre était tellement jonchée de Français étendus sur les redoutes, qu'elles paraissaient leur appartenir plus qu'à ceux qui restaient debout. Il semblait y avoir là plus de vainqueurs tués que de vainqueurs vivants.

Dans cette foule de cadavres, sur lesquels il fallait marcher pour suivre Napoléon, le pied d'un cheval rencontra un blessé, et lui arracha un dernier signe de vie ou de douleur.

L'empereur, jusque-là muet comme sa victoire, et que l'aspect de tant de victimes oppressait, éclata; il se soulagea par des cris d'indignation, et par une multitude de soins qu'il fit prodiguer à ce malheureux. Quelqu'un, pour l'apaiser, remarqua que ce n'était qu'un Russe ; mais il reprit vivement, « qu'il n'y avait plus d'ennemis après la victoire, mais seulement des hommes ! »

Puis il dispersa les officiers qui le suivaient, pour qu'ils secourussent ceux qu'on entendait crier de toutes parts.

On en trouvait surtout dans le fond des ravins, où la plupart des Français avaient été précipités, et où plusieurs s'étaient traînés pour être plus à l'abri de l'ennemi et de l'ouragan.

Les uns prononçaient en gémissant le nom de leur patrie ou de leur mère, c'étaient les plus jeunes. Les plus anciens attendaient la mort d'un air ou impassible ou sardonique, sans daigner implorer, ni se plaindre ; d'autres demandaient qu'on les tuât sur-le-champ ; mais on passait vite à côté de ces malheureux, qu'on n'avait ni l'inutile pitié de secourir, ni la pitié cruelle d'achever.

Un d'eux, le plus mutilé (il ne lui restait que le tronc et un bras), parut si animé, si plein d'espoir et même de gaieté, qu'on entreprit de le sauver.

En le transportant, on remarqua qu'il se plaignait de souffrir des membres qu'il n'avait plus ; ce qui est ordinaire aux mutilés, et ce qui semblerait être une nouvelle preuve que l'âme reste entière, et que le sentiment lui appartient seul, et non au corps, qui ne peut pas plus sentir que penser.

On apercevait des Russes se traînant jusqu'aux lieux où l'entassement des corps leur offrait une horrible retraite.

Beaucoup assurent qu'un de ces infortunés vécut plusieurs jours

dans le cadavre d'un cheval ouvert par un obus, et dont il rongea l'intérieur.

On en vit redresser leur jambe brisée, en liant fortement contre elle une branche d'arbre, puis s'aider d'une autre branche, et marcher ainsi jusqu'au village le plus prochain. Ils ne laissaient pas échapper un seul gémissement.

Peut-être, loin des leurs, comptaient-ils moins sur la pitié. Mais il est certain qu'ils parurent plus fermes contre la douleur que les Français : ce n'est pas qu'ils souffrissent plus courageusement, mais ils souffraient moins ; car ils sont moins sensibles de corps comme d'esprit, ce qui tient à une civilisation moins avancée, et à des organes endurcis par le climat.

Pendant cette triste revue, l'empereur chercha vainement une rassurante illusion, en faisant recompter le peu de prisonniers qui restaient, et ramasser quelques canons démontés : sept à huit cents prisonniers et une vingtaine de canons brisés étaient les seuls trophées de cette victoire incomplète.

En même temps, Murat poussait l'arrière-garde russe jusqu'à Mojaïsk : la route qu'elle découvrit en se retirant, était nette et sans un seul débris d'hommes, de chariots, ou de vêtements. On trouva tous leurs morts enterrés, car ils ont un respect religieux pour les morts.

Murat, en apercevant Mojaïsk, s'en crut maître ; il envoya dire à l'empereur d'y venir coucher. Mais l'arrière-garde russe avait pris position en avant des murs de cette ville, derrière laquelle on voyait sur une hauteur tout le reste de leur armée. Ils couvraient ainsi les routes de Moskou et de Kalougha.

Peut-être Kutusof hésitait-il entre ces deux routes, ou voulait-il laisser l'Empereur dans l'incertitude sur celle qu'il aurait suivie ; ce qui arriva. D'ailleurs les Russes tenaient à honneur de ne coucher qu'à quatre lieues du champ de bataille. Cela leur donnait aussi le temps de désencombrer la route derrière eux, et de déblayer leurs débris.

Leur attitude était ferme et imposante, comme avant la bataille ; ce qu'il fallut admirer, mais ce qui tenait aussi à la lenteur que les Français avaient mis à quitter le champ de Borodino, et à une



profonde ravine qui se rouvait entre eux et la cavalerie française. Murat n'aperçut pas cet obstacle ; un de ces officiers, le général Dery, le devina. Il alla reconnaître le terrain jusqu'aux portes de la ville, sous les baïonnettes russes.

Mais le roi, fougueux comme au commencement de la campagne et de sa vie militaire, n'en tint compte : il appelait sa cavalerie ; il lui criait avec fureur d'avancer, de charger, d'enfoncer ces bataillons, ces portes, ces murailles ! son aide-de-camp lui objectait en vain l'impossibilité ; il lui montrait cette armée sur la hauteur opposée, qui commandait Mojaïsk, et ce ravin où le reste des cavaliers était prêt à s'engouffrer. Mais lui, toujours plus emporté, répétait « qu'ils fallait qu'ils marchassent ; que s'il y avait un obstacle, ils le verraient ! »

Puis il insultait pour exciter ; et l'on allait porter ses ordres, lentement toutefois, car on s'entendait d'ordinaire pour en retarder l'exécution, afin de lui donner le temps de réfléchir, et qu'un contre-ordre prévu pût arriver avant un malheur : ce qui n'avait pas toujours lieu, mais ce qui arriva cette fois. Murat se satisfit, en épuisant ses canons sur des Cosaques ivres et épars, dont il était presque environné, et qui l'attaquaient, en poussant de sauvages hurlements.

Néanmoins, cette affaire s'engagea assez pour ajouter aux pertes de la veille : Belliard y fut blessé ; ce général, qui depuis manqua

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5° EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS